L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS
Bureaux : 73 rue de Chartres
NOUVELLE-ORLEANS ;
MARDI MATIN, 28 AVRIL

FEUILLETON.

LES INVISIBLES DE PARIS.

PAR GUSTAVE ALMARD.

SECONDE PARTIE

PASSE-PARTOUT.

CHAPITRE PREMIER.

LES CASA-REAL.

(Suite.)

—Marco Praya ! appela le comte.

—Seigneurie ...

—Tout est il prêt ?

—Oui, Seigneurie, fit le métis, comprenant à demi mot.

—Allons, nous pouvons débarquer ?

—Selon votre bon plaisir.

Et nous rendre directement à Casa Real ?

Depuis quatre jours, je suis à Matanzas avec cinquante esclaves ; deux palanquins sont préparés pour le voyage ; les mules de charge attendent tout harnachées dans les *corrales* de la posada de l'Espiritu Santo.

—Loin d'ici ?

—A dix lieues.

—Sur le port ?

—Sur le port même. Un seul mot de Votre Seigneurie, et dans deux heures nous serons en route pour l'habitation.

Et nous arrivetons !

—Au coucher du soleil.

Le comte n'hésita plus.

—Il va être tard, dit-il.

—Et bien ! partons. J'ai hâte de remettre le pied sur le sol natal. Vous permettez, n'est ce pas, monsieur le capitaine que mes esclaves débarquent mes bagages ?

—J'ai fait mettre les caisses et les malles sur le pont, monsieur le comte, le transbordement peut commencer sur-le-champ.

—Il sera terminé en combien de temps ?

—En moins d'une heure. Mon second a reçu les ordres nécessaires pour que tout marche au plus vite.

—Merci, capitaine. Allez, Marcos. Ne perdez pas de temps. Dès que les mules seront chargées, venez me prévenir.

Le majordome sortit.

Le capitaine Noël allait le suivre.

—Non, aller vous ! lui demanda vivement la comtesse.

—Surveiller moi même le transport.....

—Ne pensez pas cette peine, cher monsieur Noël..... Marcos Praya est un serviteur intelligent, il fera le nécessaire.

—Et je vous l'ai dit tout-à-l'heure, j'ai une prière à vous adresser. Demeurez un instant encore, dit le comte.

—A votre disposition, monsieur le comte. Le crédit reprit.

Elle savait évidemment ce que son mari allait demander au capitaine, et elle ne prévoyait pas de refus.

Le comte reprit :

—Capitaine, j'ai un service à vous demander.

Monsieur le comte, considérez-le comme rendu.

—Je comptais sur cette bonne réponse, et j'y attachais une grande importance.

—Parlez, et s'il est en mon pouvoir de vous satisfaire.....

—Cela ne dépend que de vous.

—De moi ..... ! seul !

—De vous seul.

—Alors, monsieur le comte, permettez moi de vous faire remarquer vos hésitations et de vous certifier que je ne les comprends pas.

—Le comte de Casa-Real n'aime pas risquer un refus, dit la comtesse.

—Il n'y a pas de refus possible, madame, répondit Noël à Mme de Casa-Real ; puis, se regardant que son mari, et d'avance, vous ne entendez bien, monsieur le comte, je m'engage à accéder à votre demande, quelle qu'elle puisse être.

—Je reclame votre parole, capitaine.

—Je vous écoute.

—Oh ! ne vous effrayez par d'avance, cher monsieur Noël. Votre parole n'est rien s'agit. Avant peu nous allons nous quitter pour longtemps, peut être pour toujours. Vous, vous reprendrez vos courses aventureuses à travers l'océan, votre domaine, moi, je me retirerai dans mon habitation ou tout au moins de Cuba. Cette séparation me peine. Vous êtes montré pendant la traversée si bon, si aimable pour moi et les miens, vous nous êtes conduit, sauvés un pauvre et ennuyeux malade avec tant de délicatesse et de prévenances, que vous avez gagné toute mon amitié.

Le capitaine s'inclina sans répondre.

Le comte et la comtesse échangèrent un regard à la dérobée.

Au bout d'un instant de silence, M. de Casa Réal ajouta :

—Cela posé, vous ne vous étonnerez pas que je vous supplie de passer quelques jours à mon château de Casa-Réal.

—Ah ! c'est cela.. fit le capitaine étonné, et je pouvais s'empêcher de jeter un regard sur la comtesse.

Cette ci ne semblait ni voir ni entendre.

—Oui, répartit le comte. Est-ce chose impossible ?

—Je vous ai répondu d'avance, monsieur le comte, que rien ne me serait impossible pour vous satisfaire.

—Vous partez avec nous !

—Avec vous !

—Ce soir même.

—Ce soir !

—Oui, je vous emmène.

—Ah ! voilà qui est plus difficile.

—Allez-vous me manquer de parole déjà ? fit le comte. J'ai été votre hôte à bord, devenez le mien à Casa Real.

Mon cher comte, des devoirs impérieux réclament ma présence à bord de mon navire, pendant quelques jours, tout au moins.

—Ainsi vous refusez !

—Non pas ; mais, ces devoirs accomplis, je me rendrai à votre habitation, et j'y passerai tout le temps que vous voudrez.

—Foi de marin !

—Foi de marin !

—Bien ! De quel nombre de jours avez-vous besoin pour terminer vos affaires, mon capitaine ?

—De sept ou huit jours au moins.

—Mettons-en dix, quoique ce soit bien long. Si le comte en somprunt. Enfin, pourvu qu'il n'arrive pas de nouveaux obstacles d'ici là.....

—De ma part, je vous en réponds.

—Mais pour le répondre que de la mienne il faut engager une bonne conversation..... tandis que ni je vous emmenais.

—Il ne vous arrivera rien que de favorable, je l'espère, monsieur le comte, répliqua le marin, qui examinait la comtesse d'un œil aussi vif que s'il avait été, lui, le juge, et la comtesse l'accusée.

Celle ci tressaillit, mais ne souffla pas mot.

—Sont-ce mal le comte de Casa-Réal sans rien remarquer, dans dix jours vous serez à terre.

—Je vous le promets, je m'y engage formellement.

Je compterai sur vous. Comtesse, nous partions.

—Vous me voyez prête, mon ami.

Le capitaine sortit du carrosse.

Il fut suivi par le comte de Casa-Real et sa femme quittèrent le brick avec toute leur suite.

En mettant le pied sur le pont-volant qui faisait communiquer le navire avec le quai, la comtesse se retourna, et se penchant vers la capitaine, qui lui donnait le bras, elle lui dit d'une voix étouffée.

—Vous viendrez à Casa Real, n'est-ce pas ? Noël se taisait.

—Je le veux.

Rien.

—Je vous en conjure.

Le marin s'inclina.

—Oh ! ne vous effrayez par d'avance, cher monsieur Noël. Votre parole n'est rien s'agit. Avant peu nous allons nous quitter pour longtemps, peut être pour toujours. Vous, vous reprendrez vos courses aventureuses à travers l'océan, votre domaine, moi, je me retirerai dans mon habitation ou tout au moins de Cuba. Cette séparation me peine. Vous êtes montré pendant la traversée si bon, si aimable pour moi et les miens, vous nous êtes conduit, sauvés un pauvre et ennuyeux malade avec tant de délicatesse et de prévenances, que vous avez gagné toute mon amitié.

Le capitaine s'inclina sans répondre.

Le comte et la comtesse échangèrent un regard à la dérobée.

Au bout d'un instant de silence, M. de Casa Réal ajouta :

Cela posé, vous ne vous étonnerez pas que je vous supplie de passer quelques jours à mon château de Casa-Réal.

—Ah ! c'est cela.. fit le capitaine étonné, et je pouvais s'empêcher de jeter un regard sur la comtesse.

Cette ci ne semblait ni voir ni entendre.

—Oui, répartit le comte. Est-ce chose impossible ?

—Je vous ai répondu d'avance, monsieur le comte, que rien ne me serait impossible pour vous satisfaire.

—Vous partez avec nous !

—Avec vous !

—Ce soir même.

—Ce soir !

—Oui, je vous emmène.

—Ah ! voilà qui est plus difficile.

—Allez-vous me manquer de parole déjà ? fit le comte. J'ai été votre hôte à bord, devenez le mien à Casa Real.

Mon cher comte, des devoirs impérieux réclament ma présence à bord de mon navire, pendant quelques jours, tout au moins.

—Ainsi vous refusez !

—Non pas ; mais, ces devoirs accomplis, je me rendrai à votre habitation, et j'y passerai tout le temps que vous voudrez.

—Foi de marin !

—Foi de marin !

—Bien ! De quel nombre de jours avez-vous besoin pour terminer vos affaires, mon capitaine ?

—De sept ou huit jours au moins.

—Mettons-en dix, quoique ce soit bien long. Si le comte en somprunt. Enfin, pourvu qu'il n'arrive pas de nouveaux obstacles d'ici là.....

—De ma part, je vous en réponds.

—Mais pour le répondre que de la mienne il faut engager une bonne conversation..... tandis que ni je vous emmenais.

—Il ne vous arrivera rien que de favorable, je l'espère, monsieur le comte, répliqua le marin, qui examinait la comtesse d'un œil aussi vif que s'il avait été, lui, le juge, et la comtesse l'accusée.

Celle ci tressaillit, mais ne souffla pas mot.

—Sont-ce mal le comte de Casa-Réal sans rien remarquer, dans dix jours vous serez à terre.

—Je vous le promets, je m'y engage formellement.

Je compterai sur vous. Comtesse, nous partions.

—Vous me voyez prête, mon ami.

Le capitaine sortit du carrosse.

Il fut suivi par le comte de Casa-Real et sa femme quittèrent le brick avec toute leur suite.

En mettant le pied sur le pont-volant qui faisait communiquer le navire avec le quai, la comtesse se retourna, et se penchant vers la capitaine, qui lui donnait le bras, elle lui dit d'une voix étouffée.

—Vous viendrez à Casa Real, n'est-ce pas ?

Noël se taisait.

—Je le veux.

Rien.

—Je vous en conjure.

Le marin s'inclina.

—Vous viendrez ! répondit Noël à Mme de Casa-Real ; puis, se regardant que son mari, et d'avance, vous ne entendez bien, monsieur le comte, je m'engage à accéder à votre demande, quelle qu'elle puisse être.

—Je reclame votre parole, capitaine.

—Je vous écoute.

—Oh ! ne vous effrayez par d'avance, cher monsieur Noël. Votre parole n'est rien s'agit. Avant peu nous allons nous quitter pour longtemps, peut être pour toujours. Vous, vous reprendrez vos courses aventureuses à travers l'océan, votre domaine, moi, je me retirerai dans mon habitation ou tout au moins de Cuba. Cette séparation me peine. Vous êtes montré pendant la traversée si bon, si aimable pour moi et les miens, vous nous êtes conduit, sauvés un pauvre et ennuyeux malade avec tant de délicatesse et de prévenances, que vous avez gagné toute mon amitié.

Le capitaine s'inclina sans répondre.

Le comte et la comtesse échangèrent un regard à la dérobée.

Au bout d'un instant de silence, M. de Casa Réal ajouta :

—